

Corpus LE CORPS

EXTRAIT 1 : *L'établi*, R.Linhart, p.117-118

Je pris l'habitude d'aller, entre deux commandes, somnoler quelques minutes dans un des grands casiers du fond de l'entrepôt. Parfois même, blotti là entre deux blocs moteurs, je parvenais à lire une ou deux pages d'un livre avec une lampe de poche, oubliant Citroën, Panhard et le reste de l'univers. Il m'arriva de m'endormir pour de bon et de n'être réveillé que par le chef, qui, s'inquiétant de ma disparition, parcourait les allées sombres en criant mon nom. L'odeur de graisse me saisissait aussitôt, et je repartais faire « mes courses »

A part moi, il n'y avait là que des vieux que Citroën parquait dans l'attente de la retraite. Nous n'avions guère de terrain de discussion commun, de toute façon, l'atmosphère glacée de ce vaste entrepôt ne portait pas à la communication. Au bout d'une semaine, je connaissais par cœur les onze visages et je savais qu'il n'y avait rien à faire.

Seul un vieil ouvrier me parlait parfois. Son visage sillonné de rides paraissait converger vers une bouche tombante, amère, qui parfois souriait en un vague rictus. Un corps maigre, flottant dans une combinaison de toile grise serrée à la taille par une ceinture entortillée. Albert n'avait plus aucune occupation vraiment importante : compter les jours qui le séparaient de la retraite. Et, bien sûr, il ne me parlait presque que de cela, rêvant à haute voix d'un avenir idyllique de pavillon de banlieue, de géraniums, de petits jardins symétriques et de matins silencieux. Il passait son temps à me démontrer avec force calculs l'opération ingénieuse de cumuls de congés payés et de gratifications exceptionnelles qui allait lui permettre de partir à la retraite à soixante-quatre ans et six mois seulement. « C'est un peu normal, » ajoute-t-il comme pour s'excuser de ce privilège, « en trente-trois ans de présence chez Citroën, je ne me suis jamais mis aux assurances. Non, non, jamais malade ! » Plus que deux mois à faire : il voyait le bout.

Son autre sujet d'enthousiasme était la réussite sociale de son fils, devenu agent de police. « Tu comprends, il ne touche jamais rien de ses mains. Il travaille en gants blancs. Le soir, pour se mettre à table, il n'a même pas besoin de se laver les mains ! »

Tout me séparait d'Albert et j'avais pourtant l'impression de le comprendre. Le souffle minuscule d'une vie dans ces jours sans histoire du dépôt Panhard.

(Quelques mois plus tard. J'ai quitté le dépôt depuis assez longtemps déjà. Je rencontre par hasard quelqu'un qui y travaille :

« Alors, comment ça va, rue Nationale ?

- Toujours pareil.

- Et le vieil Albert ? Il l'a prise, sa retraite ?

- Ah, tu n'étais pas au courant ? Oui, il est parti à la retraite. Et un mois après, tout juste, il est mort. Crise cardiaque, à ce qu'il paraît... »

Images fugitives : un vieil oiseau qui a toujours vécu en cage. Un jour, on finit par le lâcher. Il croit s'élancer, ivre, vers la liberté. Mais il ne sait plus. C'est trop fort, trop neuf. Ses ailes atrophiées ne savent plus voler. Il s'effondre comme une masse et crève en silence, juste devant la porte enfin ouverte de la cage.

Le corps d'Albert avait été programmé pour soixante-cinq ans de vie par tous ceux qui l'avaient utilisé. Trente-trois ans dans la machine Citroën : le même réveil à la même heure chaque matin, sauf dans les périodes - toujours les mêmes - de congé. Jamais malade, jamais « aux assurances », disait-il. Mais un peu plus usé chaque jour. Et la stupeur d'arriver en fin de course : le silence du réveil qui ne sonnera plus jamais, le vertige de cette oisiveté éternelle...C'était trop).

EXTRAIT 2 : F. Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, p.146-147

Devant le casino, je ne vois rien qui ressemble à une antenne de la médecine du travail. Je cherche. Je cours. Je reviens sur mes pas. Je finis par m'arrêter près d'une caravane, devant laquelle je passe et repasse depuis tout à l'heure. Je l'avais prise pour une baraque de cartomancienne. Je grimpe trois marches pour y demander mon chemin. Un écriteau est suspendu à côté de la porte : « Médecine du travail ».

Je frappe. J'attends. Un médecin en blouse finit par ouvrir. Il me demande mon nom et, sans autre forme de salutations, annonce : « Je vais vous peser. » Il a l'air infiniment las. Je commence à retirer mes chaussures. Quand j'arrive aux chaussettes, il me dit : « Ce n'est pas la peine. Restez comme ça. » Je grimpe sur la balance, avec ma parka et mon sac sur l'épaule. Dans la caravane, règne une demi-pénombre, où je ne distingue que ses yeux aux prunelles errantes, bougeant sans cesse, ne fixant jamais rien. Il esquisse un geste vers une toise, puis renonce. « Combien vous mesurez ? »

Je retrousse ma manche de parka pour la tension, quelques tests oculaires, une ou deux questions. Je tiens mon menton dans mes mains, par habitude. Il paraît s'animer, pour la première fois. « Ce sont les dents ? Ça vous fait mal, pas vrai ? ». Cela a duré cinq minutes. Il me tend ma fiche. « Apte ».

...

Le soir, au ferry, tout le monde se fout de moi. « Tu croyais quoi ? Qu'il allait te faire une visite ? » Corinne lève les yeux au ciel. « Ce n'est même pas la peine de penser à changer ses dessous pour aller là-bas. »

F. Aubenas, *Le quai de Ouistreham*, p.146-147

EXTRAIT 3 : M.de Kerangal, *Naissance d'un pont*, p.108-109

En quatrième semaine, les plongeurs débarquent. Ils sont une cinquantaine. Leur aura les précède, panache d'admiration angoissée, et quand ils descendent des vans noirs de la Deep SeaWork Company, sautant de l'habitacle les uns après les autres par bonds souples exécutés à intervalles réguliers - des commandos de marsouins en opération -, on scrute leurs visages couleur savon de Marseille, leurs visages héroïques. Après quoi leur réputation fend la foule des ouvriers massés sur leur passage - c'est le partage des eaux, ça avance à pas lent, décontractés, de grands sacs de sport pendus à l'épaule. Parmi eux, les scaphandriers, surtout, ramassent la mise : créatures amphibies vingt mille lieues sous les mers, ils coûtent les murènes barbares, les poissons dragons et les poissons lanternes, frôlent les méduses égarées en migration vers la surface, caressent le ventre des cétacés et tirent les moustaches des phoques, s'aveuglent du plancton en suspension dans les trouées de lumière, s'émerveillent du corail, collectent des algues étranges, ouvriers multiplatinés, ils marchent pieds lourds et casqués à même l'écorce terrestre, un narguilé leur tuyautant depuis la surface de quoi respirer ; les hommes-grenouilles, eux, plongent pieds palmés, une réserve de gaz ad hoc accrochée dans le dos, ce sont des hommes mutants, le noir des abysses est leur bureau, leur usine, c'est là qu'ils boulonnent, réparent, soudent, défoncent, explosent, dynamitent le fond du fleuve, pulvérisent la couche sédimentaire, retaillent les berges, aplanissent les hauts fonds, c'est là qu'ils assistent les opérations de forage lancées par des ingénieurs au sec, activant en surface un système satellite apte à intégrer la moindre incidence de la courbure de la Terre sur le travail à accomplir, ils en contrôlent la précision inouïe - des buis plantés dans un jardin à la française. Sous l'eau, leurs poumons enflent, logent peu à peu l'air qui se comprime, leur cage thoracique craque sous la pression, leur cœur est lourd à l'intérieur mais peu à peu s'adapte et bat plus lentement, et leur corps modulable tout entier tient le coup.

M.de Kerangal, *Naissance d'un pont*, p.108-109

EXTRAIT 4 : M.Ndiaye, *La Cheffe*, p. 77-78

J'ai vu, en revanche, la virtuosité inouïe de ses petites mains carrées, puissantes, et comment il semblait inconcevable que ses mains n'obéissent pas toujours dans la plus grande justesse aux ordres qu'on leur donnait, j'ai vu également que les mains expertes de la Cheffe menaient leur vie propre en toute discrétion et pouvait s'activer sur le plan de travail pendant que la Cheffe, par exemple, le téléphone logé entre son oreille et son épaule, parlait de quelque chose qui ne concernait pas du tout ce que faisaient ses mains, et ses mains ne commettaient pas d'erreur, les doigts brefs savaient réfléchir et décider et ne se trompaient pas, les mains ne commettaient jamais d'erreur.

Et la Cheffe découvrit ceci dans la petite cuisine des Landes, elle fit connaissance avec son propre corps qu'elle avait utilisé jusqu'à leur comme un tout, comme une brave machine qu'elle manœuvrait depuis son cœur : elle comprit dans l'émotion et la jubilation que son corps était composé en réalité de divers petits animaux qui avaient appris tout seuls à travailler impeccablement et qui, cet après-midi-là, contents, modestes, à la fois dociles et discrètement entreprenants, lui montraient l'étendue de leur savoir-faire et comment, accorder les uns aux autres en une association de laquelle la Cheffe, en quelque sorte, pour son bien était écartée, ils collaboraient en vue d'une efficacité que la Cheffe n'aurait pu attendre si elle avait persisté à vouloir conduire cette machine qui était son corps, avait-elle cru jusqu'à présent.

C'est ainsi qu'elle me parlerait de ses membres, de ses organes, comme être indépendants et malins et dévoués auxquels elle devait se garder de commander, ne les comprenant pas aussi bien qu'ils se comprenaient eux-mêmes et les uns les autres.

Elle me dirait parfois, candidement émerveillée, en donnant de petites tapes sur ses cuisses : ces jambes-là sont infatigables, je peux tout leur demander.

Elle dirait aussi, en se pressant l'estomac : il est capable de tout avaler, il n'est jamais malade ni trop rempli, le pauvre.

Et comme il lui semblait que ces petits animaux qui s'organisaient dans son corps, elle ne les menait pas, qu'elle n'avait pas d'emprise sur eux en dehors de l'amitié qu'ils lui portaient, elle ne tirait aucune fierté de la robustesse mais de l'exceptionnelle capacité de rendement de son anatomie, alors avait simplement de la gratitude, c'est un don de la nature à laquelle seule la modestie pouvait rendre grâce.

M.Ndiaye, *La Cheffe*, p. 77-78

EXTRAIT 5 : Gauz, *Debout-Payé*, p.100

La rampe.

Cinq ou six fois par jour, les vendeurs et vendeuses du magasin forme une haie à l'entrée. La musique est alors mise au volume maximal et tout le monde danse en battant des mains plus ou moins en rythme. En interne, chez Sephora, cela s'appelle « une rampe ». C'est une des grandes attractions de l'avenue. Il y a systématiquement un attroupement devant le magasin. Avec le tapis rouge, les clients qui entrent à ce moment-là ont l'impression d'être des privilégiés, des stars. Le moindre minable petit pas de danse esquissé déclenche les cris stridents des vendeuses et vendeurs. Bien évidemment pour immortaliser ce moment « mémorable », chacun sort son appareil photo ou son téléphone. Vu de loin, cela donne l'impression d'une forêt d'appareils montés sur jambes humaines. Le « spectacle », ils le regardent par écrans interposés.

Gauz, *Debout-Payé*, p.100

EXTRAIT 6 : L.Salvayre, *La médaille*

Mes doigts me faisaient souffrir. Je les enveloppais de chiffon. Ils étaient devenus totalement inaptes aux caresses. Inaptes aux caresses, cette idée me désespérait. Comment vivre sans donner des caresses ? J'y pensais tout le temps. Inaptes à tout, d'ailleurs, car il fallait, pour manger, que je tienne les couverts entre mes doigts gonflés, comme une infirme. Et si l'envie de fumer me prenait, à la pause, je devais tirer la cigarette du paquet entre mes dents. Comme un singe.

Je me levais. Je retrouvais ma fatigue. Une fatigue comme si j'avais soulevé la terre entière dans mes bras. Sans rire. J'écoutais la radio. Je lisais des romans d'amour. Ou bien je faisais rien. La plupart du temps je faisais rien. Je restais assise sur le lit, comme une imbécile. L'odeur de caoutchouc me collait à la peau. Je m'aspergeais d'eau de toilettes. L'odeur de caoutchouc me restait dessus. J'ouvrais la fenêtre. La nuit tombait. Je me préparais à dîner. C'était vite expédié. Je mangeais comme un animal. Parfois, de me voir manger comme un animal, je me faisais peur à moi-même. Dans un éclair, je me disais tu vas y rester ma fille, tu vas claquer si tu continues, tu tiendras pas à ce régime. Je voyais passer ma jeunesse, si on peut appeler ça jeunesse cette période d'offre de solitude où tout en moi s'est usé d'un seul coup. Je prenais des résolutions. Demain tu demandes ton compte et ciao. J'imaginai alors qu'il existait une autre vie où les plaisirs avaient leur place, où le temps n'était pas chronométré comme pour un marathon, où des gens mangeaient des ortolans dans des assiettes en porcelaine, je sais toujours pas si les ortolans ça existe, si c'est une invention ou quoi, personnellement je crois que c'est une invention. Puis très vite je retombais dans une sorte de léthargie. J'étais si fatiguée, si vide de volonté, que chaque pensée qui me venait je la laissais mourir.

Sur la chaîne, je parlais à personne. Je suis pas portée aux confidences. J'ai toujours peur de déranger. Ça tombait bien.

L.Salvayre, *La médaille*.

EXTRAIT 7 : R.Linhart, *L'établi*

Un jour gris et froid. Je suis fatigué dès le matin. Un coup de pouce, un caoutchouc planté, pouce, caoutchouc, pouce, caoutchouc, un siège fini. En place un autre, cadre vide. Premier coup de pouce, caoutchouc. Un coup d'œil sur la femme stakhanoviste : elle est déchaînée, elle commence son quatrième siège vingt minutes après la reprise. Je vois le va-et-vient rapide de ses mains. Le geste répété des deux pouces bandés sur deux caoutchoucs : clac, clac, clac. J'en ai le vertige. La sellerie tourne, scandée par ces deux pouces inclassables. Elle ne voit rien, elle a les yeux fixés sur son cadre. Mes mains sont lourdes, mes pouces douloureux. Comment fait-elle, cette femme-machine ? J'essaie de suivre. Deuxième siège fini, nouveau cadre, caoutchouc. Elle en est au cinquième. Au cinquième ou au sixième ?

L'odeur du caoutchouc m'écoeure. Comment fait-elle ? Et tous les autres, sur la grande chaîne ? Coup de soudure. Choc de vrille. Marteau. Moteur ajusté. Une autre voiture. Une autre voiture. Et le Malien, là-bas qui vient de visser c'est son soixantième bout de raccord sur le bloc moteur, sent-il ses bras, lui ? Coup de pouce, caoutchouc. Les vrilles de la chaîne se vrillent dans ma tête. J'ai lu quelque chose sur les filles de Hong Kong, à moitié aveugles à quinze ans pour s'être usé les yeux en montant des transistors, qu'on achète ici pour presque rien. Où vont-ils tous, ces transistors ? Où vont-elles, toutes ces 2 CV ? Voitures, selleries, choses, utiles, inutiles... Tout bascule. Tous ces objets qu'on produit tout le temps, qui dévorent Stépan, Pavel, Sadok, Mouloud, Christian, la femme des sièges, et les filles de Hong Kong que je ne connais pas...

« Eh, réveille-toi, vieux ! Ca va pas ? Tu es tout blanc. » Christian en face de moi, sa main secoue mon épaule. Son visage aigu, fluet. « Eh ! » regard inquiet. « Faut pas rester comme ça, tu vas tomber dans les pommes ! Faut que t'aïlles à l'infirmerie. Attends... »

R.Linhart, *L'établi*.